

Souvenir de Dieu

Christophe Bataille, *Annam*, Paris, Arléa, 1993, 93 pages.

Ook Chung

Volume 36, numéro 4 (214), août 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32219ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chung, O. (1994). Compte rendu de [Souvenir de Dieu / Christophe Bataille, *Annam*, Paris, Arléa, 1993, 93 pages.] *Liberté*, 36(4), 194–197.

LIRE EN FRANÇAIS

OOK CHUNG

SOUVENIR DE DIEU

Christophe Bataille, Annam, Paris, Arléa, 1993, 93 pages.

Annam de Christophe Bataille est un de ces livres denses et beaux qui, une fois refermés, se déploient en point d'orgue, s'accompagnent d'un silence recueilli où la respiration est plus ample, comme si, après un voyage en apnée à travers un paysage à couper le souffle, on émergeait d'une cathédrale. C'est l'humilité du langage, plutôt rare chez un jeune écrivain¹, la pudeur des mots devant la puissance des émotions et la splendeur indicible du monde, qui donne à ce petit livre sa lumière transcendante, son aura insaisissable et son poids de non-dit. Il ne serait pas difficile d'accumuler les qualificatifs pour tenter de décrire le style de Christophe Bataille, son talent pour le raccourci poétique (« La mode en était passée, comme l'âge et le vent » [p. 18] ; « les vents bleus » [p. 21] ; « La chaleur était accablante, le vent avait fui » [p. 32]) : ascétique, sobre, dépouillé, économe, minimaliste, transparent... Mais à quoi bon, lorsqu'il s'agit d'un livre qui s'habille de silence ? Christophe Bataille est allé à contre-courant de la mode suivie par

1. *Annam* a obtenu le prix du Premier Roman 1993 et le prix des Deux Magots destiné à récompenser un jeune écrivain.

la plupart des jeunes auteurs, qui ont la plume bavarde et qui pêchent leurs sujets dans l'actualité la plus brûlante ; il a choisi de parler de religion (« Ne parle qu'avec Dieu ou que de Dieu », lit-on en exergue) et de camper son histoire dans le Viêt-nam du XVIII^e siècle, avec, dans un roman dont les héros sont une poignée de missionnaires français, ensoutanés et anémiques, chargés de christianiser ce pays² jusqu'en son cœur, l'Annam.

Malgré l'échec de la mission (refus des Vietnamiens de renoncer à leur syncrétisme², massacre des religieux, apostasie progressive des deux derniers survivants, frère Dominique et sœur Catherine), malgré la thèse implicite du roman, qui rejoint celle du *Sculpteur de femmes* de Lisa Bresner, *Annam* de Christophe Bataille a la beauté d'une oraison et on aurait tort de ne voir dans l'épigraphe de saint Dominique qu'une antiphrase ironique. Le divin est dans la beauté miraculeuse de certains paysages, dans une certaine lumière de l'âme, dans l'harmonie entre l'homme et la nature (« Certaines nuits d'été où des signes s'étaient dévoilés, le village bruissait de gémissements heureux. L'homme et la femme s'accordaient à l'univers » [p. 76]) et la virginité de deux êtres à l'écoute de leurs corps et de leurs désirs (« Sœur Catherine était belle. On devint attentif à son corps » [p. 50] ; « La sœur pleurait, elle avait peur de mourir. Frère Dominique dégrafa son corsage de coton bleu ; il vit pour la première fois des seins de femme. Ils étaient libres, blancs et lisses » [p. 41]) et qu'importe si le paradis arrive plus tôt que prévu, sur terre plutôt qu'au ciel ? « Que les rizières sont

2. « Les Vietnamiens de Ba Dien avaient accepté avec joie le christianisme et son message de paix. Mais ils n'avaient cessé de vénérer la tortue, la licorne et le dragon. [...] Frère Dominique doutait. Les paysans écoutaient les Évangiles ; ils continuaient de croire en leurs dieux anciens. Le Viêt-nam conservait tout, et tout s'y mêlait dans l'éternité. » (p. 64-65)

vertes ; elles sont le miroir du ciel. » (p. 79) *Annam*, c'est un peu la Bible à l'envers, le film en marche arrière de la civilisation jusqu'au couple d'Adam et Ève, échoués comme deux Robinson dans le jardin d'Éden avant la voix de Dieu, avant la conscience du péché, dans cette « divine amnésie » (Tournier) qui est la véritable communion avec le divin, tout le reste, la religion incluse, étant du superflu : les honneurs séculiers liés à la cour, au sabre et au goupillon, le maelström qui secoue la France ensanglantée en cette fin du XVIII^e siècle...

Comme la France était loin ; tout y paraissait futile. Au Viêt-nam, parmi ces paysans qu'elle comprenait mal, devant la nature sauvage, sœur Catherine était humble. Ses prières allaient à l'essentiel, les tentations n'existaient plus. Le monde était un coquillage vide. (p. 37)

L'agitation des villes de France leur semblait vaine, et les apparences futiles. Sans discerner ce qu'il y avait de neuf en eux, les religieux sentaient qu'ils approchaient l'essentiel. Ils avaient appris le détachement. Ils vivaient sans espérances insatisfaites. Pour la première fois, ils n'avaient plus à baiser les lourdes bagues des évêques. (p. 49)

Ces dernières années auront vu un engouement du public occidental pour les pays asiatiques, mais, étrangement, ce sont les Occidentaux plutôt que les ressortissants de ces pays qui semblent vouloir s'approprier cette culture, comme si, après l'amnésie politique liée à la colonisation de l'Indochine et la guerre du Viêt-nam, il leur revenait maintenant d'en faire l'anamnèse. Le cinéaste Oliver Stone, par exemple, s'y emploie dans une trilogie dont le dernier volet, *Between Heaven and Earth*, inspiré des récits autobiographiques de Le Ly Hayslip, présente le point de vue non plus du G.I. cherchant-à-

exorciser-son-passé mais d'une femme née au Viêt-nam. Les migrations géopolitiques s'accompagnent souvent de migrations psychologiques autrement plus préjudiciales, et il n'est pas rare que le ressortissant exilé souffre d'une allergie névrotique à la culture maternelle, d'une forme d'amnésie volontaire laissant aux pays envahisseurs ou extérieurs, trop heureux d'y trouver à peu de frais matière à exotisme, le soin de se souvenir à sa place.